

East of the sun

Bruno Lemieux

Numéro 65, automne 1995

Le rêve

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13850ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lemieux, B. (1995). *East of the sun*. *Moebius*, (65), 83–86.

East of the sun

Bruno Lemieux

Le souffle gris de cette fin d'hiver et l'envie d'être ailleurs avaient poussé Léa vers le sud. Le Mexique d'abord, pour le repos, puis la Louisiane par goût d'aventure, en remontant aux commissures du printemps. Un autobus bondé – toujours le même aurait-on dit – l'avait menée des plages de Veracruz à Corpus Christi, au Texas. La forte chaleur, les odeurs multiples et les pleurs d'enfants, accentués au fil des jours, avaient nimbé son demi-sommeil. Cet engourdissement ne l'avait pas quittée et s'était poursuivi jusque dans la cabine du quinze tonnes qu'un routier lui avait offert de partager. Il allait à Baton Rouge. Pas loin de Lafayette où elle voulait se rendre, où elle pourrait retrouver un peu de cette âme française qui, çà et là, épiçait encore le continent.

Léa avait le corps tanné par le vent et le sel, les cheveux décolorés par le soleil. Elle était roussie et blanchie à la fois, par la force combinée des éléments et de sa propre inertie. L'imprimé pâli de sa camisole faisait paraître plus mate sa peau, plus grands ses yeux délavés qui y trouvaient leur complément, comme un écho bleu. Son regard plein, d'une seule volée, donnait à son visage l'allure d'un portrait de Modigliani. En augmentait la concentration intime.

Surélevée, la cabine du camion offrait une longue vue sur l'étendue sans cesse renouvelée, sur les toits des rares voitures que la route charriait, sur le golfe du Mexique que l'on pouvait voir de loin en loin, selon les caprices du paysage. Reconnaissante, la jeune femme avait entretenu la conversation de l'homme qui l'avait prise à son bord. Elle

s'était ensuite lassée de lui répondre, ponctuait ses paroles par des silences de plus en plus longs. Le son régulier du moteur, la fraîcheur douceâtre de l'air conditionné ainsi que le bourdonnement de la radio avaient accentué sa torpeur. Elle avait voulu dormir. Le routier lui avait indiqué d'un coup de tête la couchette qui s'ouvrait derrière les sièges. Léa avait tiré le rideau de toile épaisse et s'était glissée sur le matelas. Une lunette latérale, grise du sable et de la poussière des routes, donnait un faible jour à ce réduit dont le plafond était tapissé de photos de femmes nues.

Quand elle s'allongeait, Léa désirait toujours la position qui permettrait au sommeil de l'envahir tout entière. Cette recherche s'effectuait dans une lente succession de mouvements. Ses membres se multipliaient et une infinité de bras et de jambes laissaient leurs marques furtives sur le coton des draps. Des mains gonflaient des cheveux, replaçaient des mèches égarées, essuyaient la moiteur d'une joue. Des doigts qui ne lui appartenaient déjà plus, qui prolongeaient les ombres du monde des songes, lui effleuraient le nez, le dos, redessinaient les courbes de ses hanches. Son corps unifié demeurait alors lourd et silencieux, jusqu'au réveil.

Parce que l'homme lui avait dit qu'à La Nouvelle-Orléans s'ouvraient les fêtes du Mardi gras, Léa avait révisé ses projets et abandonné l'idée d'aller à Lafayette. Le camionneur l'avait laissée là où la route se divisait, obliquant vers le nord, tandis qu'elle poursuivait son ailleurs. «Head east», avait-il dit en ponctuant ses paroles d'un geste flou de la main. Elle avait fait un au revoir discret auquel le meuglement du sifflet avait répondu. Le camion à remorque s'était ébroué dans l'air lourd du midi, continuant sa route, et Léa avait déposé son havresac. Déterminée, elle avait planté ses talons sur l'accotement et brandi le pouce bien haut. Quelques heures plus tard, descendant de voiture aux abords du lac Ponchartrain, son bagage à la main, elle avait claqué la portière. Elle était arrivée à La Nouvelle-Orléans : elle avalait la rue d'un pas et d'un regard larges. C'était à ce moment que je l'avais vue pour la première fois.

Léa, à chaque pas qu'elle faisait, nourrissait son rythme propre. Le corps en mouvement, pareil à tous les autres : les gestes cadencés dans le soleil du soir, la mesure à deux temps, mais avec une harmonie, une désinvolture rares. Elle semblait se soustraire à l'obligation monotone du déplacement ; elle marchait sans se soucier du poids et de la rési-

stance des choses, pour le simple plaisir d'aller de l'avant. Malgré la chaleur, malgré la fatigue. Elle marchait créole, comme on danse, chose étonnante pour une femme blanche.

Arrivé à sa hauteur, j'avais diminué le régime du moteur pour accorder la lancée de mon véhicule à ses pas. Par la fenêtre baissée, je lui avais demandé : « Going somewhere, Madam' ? » D'un coup de tête affirmatif elle m'avait ordonné d'arrêter, puis elle était montée dans mon taxi. Elle s'était assise près de moi, à l'avant, comme une sœur ou une cousine. Quand elle m'avait dit qu'elle voulait une chambre dans le quartier français, j'avais su qu'elle savait parler. Je lui avais dit que moi aussi, que les Noirs des bayous du nord parlaient encore la vieille langue. Elle avait souri. Rue de Bourbon, les hôtels étaient tous pleins. Ceux des alentours aussi. Le soir venait, les silhouettes s'allongeaient sur les murs, les trottoirs et les places grouillaient de mélopées hâtives. Au coin d'une rue, elle était descendue du taxi et s'était fondue dans la foule tiède. J'avais suivi sa marche des yeux jusqu'à ne plus la voir.

Léa avait la peau cuivrée des Blancs qui s'en reviennent du sud. Avec, au visage, les plis du regard qui restent plus pâles à cause du froncement des yeux sous le soleil, et qui dessinent des étoiles sur les tempes. Son sourire était celui d'une femme qui avait la trentaine joyeuse. Sur sa poitrine, le battement d'un collier témoignait de son souffle rapide.

Je n'avais revu Léa que le surlendemain – c'est à ce moment que j'avais su son nom et les détails de son errance – dans un petit bar où un quartette reprenait le jazz de Sidney Bechet. La fumée des cigarettes tournoyait dans l'air chaud des ventilateurs. La foule était mouvante et sa clameur était dense. Portée par le son clair de la clarinette, Léa dansait dans un coin. « Hello Madam' », que je lui avais dit. Nous avons parlé et nous avons bu. Autant la musique que le whisky. Dehors, la nuit ployait sous les nuages lourds et le vent chaud rendait les gens fous. Des policiers patrouillaient le quartier où les danses somptuaires précédaient souvent les rapines et les agressions. Un violon et un harmonica menaient un « two-steps » endiablé au rythme duquel les fêtards battaient les pavés. Deux jeunes gens affichaient « Face and Body Painting » et, pour vingt dollars, dessinaient à souhait sur les corps moites.

Grisée sans être ivre, Léa était radieuse : du feu perlait à son regard et ses gestes étaient souverains. Dans la mêlée

du carnaval, elle s'était assise et, le corps droit, avait détaché les rares boutons de son chemisier qui n'étaient pas déjà défaits. Sur sa poitrine, sur son dos nu, une couleur de terre brûlée découpait la chair pâle à grands coups de pinceau. Des traits qui se croisaient, qui se ramifiaient, qui prenaient de l'épaisseur ; des traits auxquels on donnait du relief en ajoutant de l'ocre et du bleu. Mes mains. C'étaient mes mains et mes bras que je reconnaissais sur la peau de Léa, sur le sourire de Léa. C'était moi qui étreignais le corps de Léa. Mes bras, la couleur de mes bras, la force de mes bras.

Quand l'orage avait éclaté, Léa était partie en courant et je l'avais suivie. Les gens, trempés, riaient sous la trombe et s'agitaient en tous sens. Son chemisier collé sur elle, Léa avait rejoint le petit hôtel où elle logeait et s'était engouffrée dans le hall. J'étais resté dans l'ombre, derrière elle dans l'escalier. Elle qui, une fois dévêtue, s'était allongée sur le lit, mes bras dissous coulant sur son corps. Fatiguée, Léa avait désiré trouver la position qui permettrait au sommeil de l'envahir tout entière. Cette recherche s'était effectuée dans une lente succession de mouvements. Ses membres, multipliés en une infinité de bras et de jambes, avaient laissé leurs marques furtives sur le coton des draps. Des mains avaient gonflé des cheveux, replacé des mèches égarées, essuyé la moiteur d'une joue. Des doigts qui ne lui appartenaient pas, qui prolongeaient les ombres du monde des songes, lui avaient caressé le dos, les jambes. Avaient, dans le mouvement de la vague, redessiné les courbes de ses hanches. Son corps enfin apaisé était demeuré lourd et silencieux, jusqu'au réveil.

Au matin, Léa avait dans la tête le souvenir imprécis d'un rêve d'amour. Ses membres las, sa peau, pas plus que sa mémoire, ne portaient trace du maquillage de la nuit. Les draps avaient bu tout ce noir, s'ombrant à peine de quelques cernes. Et moi, je quittais l'hôtel sur la pointe des pieds.